

LA

GAZETTE ROSE

SOMMAIRE

COURRIER DE PARIS, par Mme la vicomtesse de Renneville. — LES MODES DU JOUR, par Mme la vicomtesse de Renneville — COURRIER DES THÉÂTRES. — IMPRESSIONS DE VOYAGE : LES HAUTES PYRÉNÉES, par M. Achille Jubinal. — LITTÉRATURE : MI-LA-SOL (suite), par Mme Caroline Gravière. — MOSAIQUES ROSES. — DESCRIPTION DE LA GRAVURE, toilettes de visite.

COURRIER DE PARIS

Sommaire : Paris est dans l'attente de grands événements. — Les fêtes de l'Eglise. — Les dernières courses de Chantilly. — Le grand monde hors Paris. — La vie de château. — Grandes réceptions et chasses. — Les dimanches du château de Ferrières. — Les grands mariages vont toujours leur train. — L'éloge de la noblesse. — Une lettre de Mgr Darboy. — L'Hiver à Paris et le Printemps à Nice. — Les *Echos de Nice*. — Les bouquets de Mme Duluc. — Le procès du maréchal Bazaine. — Anecdote à propos de Trianon. — Une nouvelle étoile au Théâtre-Italien. — Mlle de Bellocca. — Les vrais artistes. — Mlle Scrivaneck. — Les Enfers de Paris. — L'Exposition de Vienne. — L'Eau des Fées. — Diplôme de mérite accordé à Mme Sarah Félix.

Les fêtes de la Toussaint paralysent les plaisirs mondains et les rentrées élégantes. D'ailleurs, Paris est dans l'attente de graves événements. Les étrangers partent à Nice, à Cannes, à Menton, à Monaco, et les châtelaines restent dans leurs terres jusqu'à la solution de la situation actuelle. Pauvre France!... que Dieu la préserve des horreurs de la guerre civile et lui rende toute sa prospérité d'autrefois! N'agissons pas cette grave question de la politique; nous aurions trop à dire à ce sujet. La *Gazette Rose* a son drapeau, comme tous les journaux conservateurs qui propagent le luxe pour alimenter le commerce et l'industrie. Mais la politique sied mal aux femmes; elles sont trop passionnées et trop exclusives dans leurs

sentiments et leurs discussions. Autant elles sont bonnes, dévouées, généreuses, autant elles sont haineuses, implacables et cruelles quand leurs passions sont en jeu. La politique de la femme doit être la prière, le pardon, la clémence et l'espérance.

Les fêtes de l'Eglise parlent tout à la fois au cœur et à l'imagination; elles sont poétiques, mystiques et réelles tout à la fois. Elles élèvent l'âme; elles consolent; elles rassurent; elles entr'ouvrent les portes du ciel à tous ceux qui ont la foi. Que de prières vont être dites et que de cierges seront brûlés pour la France!... L'heure est solennelle; la France va parler. Que le Saint-Esprit descende sur elle et la guide dans la voie du salut et de la gloire.

Maintenant qu'il n'y a plus qu'une Maison de France et un même drapeau, toute l'aristocratie française et étrangère s'était rendue aux dernières courses de Chantilly.

La *Tribune des Princesses*, dont Son Altesse Royale Mme la comtesse de Paris faisait les honneurs avec sa bonne grâce habituelle, n'a pas pour ainsi dire désemplié. Le comte de Paris, selon son habitude, s'est promené longtemps dans l'enceinte du pesage, qui était littéralement encombrée.

On y remarquait : La marquise de Galiffet, la marquise de Poilly, la comtesse de Montgommery, la baronne de Rothschild, la baronne d'Erlan-

ger, la baronne de St-Romain et toutes les charmantes femmes du vrai monde qui font des courses autant de représentations d'élégance et de beauté. Et parmi les sportsmen, le duc de Fitz-James, dont la fille vient d'épouser le vicomte de Turenne, le comte Vigié, le comte Hally Claparède, le baron Finot, le vicomte de St-Sauveur, le vicomte de St-Roman, le vicomte Daru, le comte de Juigné, le comte de Vogué, le comte de Louvancourt, le baron Schickler, MM. Delamarre, de Borda, Henry Geslin, etc., etc.

Les nouvelles du monde sont donc encore hors Paris.

Ce n'est pas avant la première quinzaine de décembre qu'on signale son retour et qu'on ouvre ses salons.

La vie de château est donc dans tout son entraînement de plaisirs et de chasses.

Chez le comte et la comtesse de Jaucourt, il y a toute une série d'invitations dans leur château, tenu tout à fait sur le pied de l'hospitalité anglaise la plus correcte. La comtesse est née d'ailleurs en Angleterre, et elle a tout naturellement les traditions aristocratiques de son pays natal. La partie cynégétique joue un rôle très important dans les réceptions du comte de Jaucourt dont le domaine est admirablement ménagé pour la chasse.

Il en est de même à Bandeville, chez le comte et la comtesse de Pourtalès, où les séries d'invitations se succèdent. On y fait de la villégiature très élégante et on organise des parties de chasse qui sont suivies par la plupart des belles invitées qui montent à cheval comme de véritables amazones et qui se font faire des costumes typiques et historiques d'une grande originalité. En les voyant défiler et partir pour la chasse, on peut se croire encore au beau siècle de Louis XIV. Jeudi dernier, il y a eu grand dîner d'adieu à Bellevue, chez la baronne de Bussière, dont la fastueuse hospitalité est si connue et qui est l'un des centres de prédilection de la famille d'Orléans. On se rappelle que, comme ministre plénipotentiaire du roi Louis-Philippe, ce fut le baron de Bussière qui négocia le mariage du duc de Nemours.

Chez la duchesse d'Ayen, à Champlatreux, il y a également séries d'invités choisis et aristocratiques. Le duc d'Ayen, qui est un savant et un érudit, va bientôt publier un volume d'études économiques.

On cite aussi les dîners somptueux du comte Potocki dans son petit palais de l'avenue Friedland, dont la serre est une merveille. Le comte Potocki est un gentilhomme artiste et l'un des

plus brillants causeurs de la colonie russe à Paris.

Une réception est également annoncée chez Mme la comtesse de Montalembert, à l'occasion du contrat de mariage de sa fille Madeleine avec le comte d'Hermicourt de Grunne. C'est Mgr de Mérode, parent de la mariée, qui donnera la bénédiction nuptiale à St-Thomas-d'Aquin. C'est au journal le *Sport* que nous empruntons tous ces détails de high-life. M. Eugène Chapus devient donc l'un de nos collaborateurs les plus aimables et les plus appréciés. Laissons-lui raconter toutes les splendeurs du château de Ferrières.

« Les dimanches du château de Ferrières, dont nous avons entretenu nos lecteurs et qui combinent, dans une proportion si réussie, les plaisirs de la chasse et ceux du salon, font de plus en plus événement dans le grand monde européen. Dimanche, la réunion a eu lieu en l'honneur du maréchal-président. Arrivés à la gare d'Ozoër-la-Ferrières, située en plein bois, les invités du baron et de la baronne Alphonse de Rothschild ont trouvé les équipages du baron, à la livrée bleu foncé avec agréments jaunes, et attelés de splendides chevaux pur-sang, qui les ont conduits au château. Après avoir fait à leurs hôtes les honneurs du château, le baron et la baronne de Rothschild, entourés de la plupart des membres de leur famille résidant en France, les ont menés à la salle à manger où les attendait un de ces déjeuners de haut goût dont les Rothschild ont le secret et servi dans le fameux service de Sèvres peint par Boucher et signé, qui n'est pas la moindre merveille de cette résidence qui en compte tant.

« Après le déjeuner, on est parti pour la chasse à tir, qui a eu lieu dans le parc du château, d'une contenance de 1,500 hectares clos de murs et où se trouvent enclavées trois fermes. L'équipage de chasse des Rothschild est un des plus justement célèbres de la France : vous ne serez donc pas étonnés d'apprendre que la journée a été magnifique, et telle, a dit le maréchal — qui s'y connaît — que depuis Compiègne il n'en avait pas vu de plus belle.

« A la nuit tombante, on est rentré dans le hall où une collation était préparée pour les tireurs : parmi eux nous citerons, avec le maréchal-président, le colonel marquis d'Abzac, très fêté d'autre part pour sa croix de commandeur de la Légion d'honneur, qu'il portait ce jour-là pour la première fois ; le duc de la Trémoille, le vicomte d'Harcourt, le duc de Bloglie, le marquis du Lau, le comte Hallez-Claparède, etc.

« Nous avons tout à l'heure parlé du hall du château de Ferrières : parcourons en sa faveur,

si vous le voulez bien, à la suite des invités du baron de Rothschild, les tours et détours de cette splendide résidence. Le château de Ferrières, bâti par l'architecte anglais Paxton, sur l'emplacement de l'ancien domaine de Fouché, duc d'Otrante, occupe un carré de soixante mètres. On y pénètre par un porche très vaste, et que décorent des torchères en faïence italienne. Là, un escalier monumental, à double révolution, vous donne accès dans le *hall*, cette partie de l'habitation si appréciée en Angleterre, et qu'on ne trouve guère, en France, qu'à Ferrières, sous son expression complète. Le *hall* de Ferrières occupe le milieu du château. C'est une immense pièce de toute la hauteur du bâtiment, et qu'un toit de vitres ferme à vingt mètres du sol. »

Les grands mariages vont toujours leur train.

M. Des Champs de Boishébert, qui épouse Mlle Courcelle, fille du député, est le chef de la branche cadette d'une ancienne maison noble de l'élection de Montvilliers, en Normandie. Robert des Champs, seigneur de Cabourg, d'Esnotol, etc., etc., reçut en don du roi Charles VII des terres considérables par lettres patentes de 1437, dans lesquelles on lit : « Considérant les bons et agréables services que notre ami Robin des Champs nous a fait, tant en la réduction en notre obéissance de notre pais de Caux, comme en la prise de notre ville de Harfleur. »

François-Adrien des Champs de Boishébert fut un page du roi, en sa petite écurie, au mois de juillet 1762, sur preuves de noblesse faites devant d'Hozier de Sérigny, juge d'armes de France. Ses filles épousèrent : l'une le comte Henri de Germigny, chevalier de St-Louis. Son fils aîné, membre du Conseil général de la Seine-Inférieure, sous la Restauration, est décédé au mois de juin 1848, à l'âge de soixante-douze ans. La famille des Champs de Boishébert s'est alliée avec celles de Cabourg, de Bailleul, de La Bouteiller, d'Offranville, Thorel de Bonneval, Robert de St-Victor. Les armes sont d'argent, à trois perroquets de sinople, contournés, onglés et becqués de gueules.

Mardi de l'autre semaine a été célébré, à l'église St-Pierre de Chaillot, le mariage de M. le vicomte de Turenne avec Mlle Françoise de Fitz-James, fille du duc. Mgr Chigi, nonce apostolique, assistait à la cérémonie, mais la bénédiction nuptiale a été donnée aux jeunes fiancés par l'évêque de Séz, dont la juridiction diocésaine s'étend sur le château de Courtemer, appartenant au comte de Turenne.

On remarquait dans l'assistance : Mme la maréchale de Mac-Mahon, duchesse de Magenta ; M.

le duc et Mme la duchesse d'Ayen ; MM. les marquis de Brincourt, de Montcalm, de la Mazelière, Costa de Beauregard ; Mme la comtesse de Castries, née de Virac, et le général baron de Charette, témoin de la mariée.

Mentionnons encore le mariage de M. le comte Adhémar de Lusignan avec Mlle Thérèse de Saint-Exupiry, qui a été célébré le 15 octobre au château d'Arasse. A cette fête de famille s'est associée l'élite de la noblesse du Périgord, du Poitou et de l'Agenais.

Le jeune marié appartient à la branche cadette, dite de Couhé, issue de Jean de Lusignan, baron de Couhé en 1078, dont le fils se ligua en 1154 avec Hugues VIII de Lusignan, chef alors du nom et des armes, et avec les principaux seigneurs du Poitou, contre Henri Plantagenet, époux d'Éléonore de Guyenne.

Paris est donc enfiévré. Toutes les grandes familles se comptent de nouveau, et si Paris est encore en danger, toute cette noblesse vaillante et courageuse n'hésitera pas à verser son sang pour la délivrance de la France et pour l'arracher aux horreurs du socialisme.

Pendant notre séjour à Bagnoles-de-l'Orne, M. le marquis Eugène de Lonlay nous fit l'hommage d'un petit opuscule faisant l'éloge de la noblesse, qui trouve sa place sous notre plume, et que nous transcrivons comme étant l'écho de notre pensée et de notre admiration :

« En donnant l'exemple de la bravoure et du dévouement, quand la noblesse française s'est levée comme un seul homme et d'un élan spontané pour voler à la défense de notre sol envahi par l'étranger, qui donc ose encore affirmer qu'elle est dégénérée et que le plaisir atrophie l'amour de la patrie ?

» Tous les jeunes gens des familles les plus illustres ont fourni des preuves d'un courage viril et d'une abnégation sans bornes, qui resteront la gloire et l'honneur de nos armes.

» Le duc de Luynes, le prince de Berghès, dont la bienveillante bonté captivait, le vicomte de Grancey, mort à la tête des mobiles de la Côte-d'Or, le brave René de Fromont, R. de Molré, le marquis de Bussac, l'amiable Maurice Encheverry et tant d'autres héros, dont le nombre est si grand que je renonce à les nommer, ont payé de leur vie l'ardeur qui les entraînait.

» A l'appel de Charette et de Cathelineau, les zouaves pontificaux et les volontaires de l'Ouest, (où les plus grands noms se firent un devoir de s'enrôler), formèrent rapidement des légions invincibles.

» Je n'oublierai jamais avec quel enthousiasme

partirent pour les champs de bataille, le duc de Chevreuse, le vicomte Renaud de Moustier, M. de Vaugyon, le comte de Vignerol, le vicomte de Tillière, le vicomte de Joannis, le baron Raymond de Bonglar et le brave colonel des mobiles de l'Orne, dont le sang-froid et la bravoure furent à la hauteur de sa vaillante mission.

» Quand on compare cette vaillante conduite de la noblesse, au cœur vraiment français, à celle des *parricides*, qui froidement incendiaient la capitale, après l'avoir pillée, saccagée et mise en lambeaux, on ne peut, je crois, hésiter à porter un jugement équitable.

» Les uns ont relevé notre honneur aux yeux de l'Europe émerveillée, et les autres ont fait reculer d'horreur même la liberté.

» Les spectres émouvants des otages de Paris se dresseront éternellement devant les générations troublées par ce hideux forfait, et leur sang restera comme une tache indélébile et l'une des plus grandes souillures faites à l'humanité.

» J'ai connu Monseigneur Darboy, M. le président Bonjean, M. l'abbé Duguerry et plus particulièrement Monseigneur Surat. Ce digne prêtre me racontait un jour, qu'étant au château de Césny, avec Monseigneur de Quélen, pour lequel Mme de V... avait une grande vénération, il l'avait surprise coupant les glands de son chapeau suspendu dans le vestibule, croyant prendre ceux du saint archevêque, qu'elle désirait conserver en souvenir de lui.

» — Que faites-vous là, madame?... dit-il à cette pauvre dame, troublée et rougissante.

» — Vous le voyez, répondit-elle en baissant la voix d'un air embarrassé, je prends les glands de Monseigneur de Quélen, pour les garder comme des reliques.

» — Alors, vous vous trompez bien, madame, car ce sont les miens que vous tenez, répliqua en riant Monseigneur Surat, mais si vous désirez les conserver comme de mes reliques à moi, j'en serai très flatté, je vous assure.

» — Mais ce n'est point la même chose, répondit Mme de V...

» — Qui sait?... ajouta Monseigneur Surat, je serai peut-être un jour martyrisé.

» Le digne prêtre ne se doutait guère qu'il prophétisait si vrai.

» Quant à Monseigneur Darboy, peu de temps avant sa mort, il m'adressa la lettre touchante que je suis heureux de reproduire, comme un témoignage de la reconnaissance que je lui dois d'être entré dans une voie dont j'espère bien ne plus m'écarter.

« Archevêché de Paris, 6 juin 1870.

» Monsieur,

» Je suis bien touché de votre lettre et du sentiment qui vous a dicté vos beaux vers; je vous prie d'en agréer mes félicitations.

» Il est vrai, comme vous le dites, la poésie ne trouve presque nulle part un favorable accueil; les journaux surtout lui sont fermés. Mais, vous en êtes la preuve, elle reste le charme et le besoin des esprits d'élite qui ont le secret de les exprimer magnifiquement. Protestation bien généreuse, quoique impuissante, contre les tendances trop matérielles qui caractérisent les civilisations avancées, et qui se font une si grande place dans notre société.

» Je réponds cordialement à votre religieuse invitation en bénissant vos deux jeunes filles avec tout ce qui vous est cher et en priant Dieu d'être avec vous par sa lumière et sa force et d'inspirer toutes vos œuvres.

» Veuillez, monsieur, agréer l'assurance de mes sentiments respectueux et dévoués.

» G..., archevêque de Paris. »

Nous comprenons tout le prix que M. le marquis Eugène de Lonlay attache à cette lettre, qui lui a été adressé par Monseigneur l'archevêque de Paris, un mois avant la déclaration de cette guerre fatale. Les événements ont marché depuis lors à pas de géant. L'Empire s'est écroulé. Monseigneur Darboy a été fusillé. Son sang et celui des autres martyrs ont régénéré cette religion chrétienne prête à défaillir. La mort des otages a prouvé ce qu'était notre sublime religion, toute de paix et de pardon. Aux injures de leurs bourreaux ils ont répondu par le calme et la résignation. C'est ainsi que l'infortunée Marie Antoinette monta sur l'échafaud, calme, belle et souriante, n'appartenant déjà plus à la terre, mais au ciel qui l'attendait pour la réunir à son auguste époux. Tant de sang innocent répandu a-t-il fait la France plus indépendante et plus puissante? Il l'a amoindrie et avilie aux yeux des autres nations qui respectent leurs rois, leurs institutions, leur religion, et qui trouvent leur force dans l'accomplissement du devoir.

L'hiver nous arrive peu à peu, tandis que le printemps s'épanouit à Nice. C'est pourquoi toutes les fleurs de beauté et d'élégance qui sont trop délicates pour supporter les intempéries de notre hiver parisien partent dans le beau pays des orangers et des violettes de Parme.

Les villas rouvrent leurs fenêtres, les hôtels se peuplent et les hirondelles niçoises arrivent des quatre coins du monde pour respirer l'arôme parfumé de la brise de mer et des fleurs.

Les principaux personnages de retour à Nice sont : S. A. le duc de Villfranca, l'honorable M. J. Butler, le baron de Nerva, le baron de Miltiz, M. et Mme Alfred et M. Gaston de Pontalba, le comte de Montecuculli, le capitaine Loftus O'way, la comtesse de Panine, le comte de Montfortin, le marquis d'Ornesson et le comte de Juraczewski.

La jolie ville de Cannes, cet autre paradis maritime, n'est pas moins favorisé que Nice.

S. A. R. Monseigneur Robert I^{er}, duc de Parme, s'est installé au château de Saint-Georges (Gravall) route de Fréjus.

S. A. R. Mgr le comte de Casesta, villa Marina, boulevard de la Croisette.

S. A. R. Mgr le prince Henri de Bourbon, comte de Bardi, grande villa d'Ormesson.

M. d'Hennin, commandant d'artillerie, villa Signora, Rond-Point Duboys-d'Angers.

Mme la baronne Upey Van Pauhny, villa Barr, route de Mont-Fleuri.

Le vicomte de La Ferrière, villa Léonie, route d'Antibes.

On ne s'étonnera plus que nous soyons aussi bien renseignée sur tout ce qui se passe à Nice, à Cannes, à Menton et à Monaco, quand on saura que nous avons à Nice, pour reporter et pour correspondant, M. Dalgoutte, directeur du journal des étrangers, les *Echos de Nice*, et dont l'Agence, située 3, place du Jardin public, est la seule accréditée comme renseignements exacts pour tout ce qui concerne la location des villas sur tout le littoral maritime, et, dans Nice même, pour la vente et l'achat de propriétés, d'hôtels, de villas et de maisons, ainsi que pour la vente et l'achat d'objets d'art. Tous les renseignements que l'étranger demande à M. Dalgoutte sont gratuits. On peut donc lui écrire en toute confiance. Ce qui est non moins précieux pour les étrangers qui arrivent à Nice, et qui y séjournent, c'est le journal des *Echos de Nice*, publiant la liste des étrangers, le nom des principaux hôtels, des principaux magasins en toute genre et des artistes de talent qui viennent passer l'hiver à Nice. C'est un véritable guide pour l'étranger, qui n'a qu'à inscrire sur son carnet les noms et les adresses.

Les *Echos de Nice* s'occupent aussi des théâtres de Nice et en font un compte-rendu très consciencieux et très intelligent,

Aussi la *Gazette Rose* s'estime-t-elle très heureuse d'avoir pour correspondant à Nice, M. Dalgoutte, qui est chargé spécialement de tous les abonnements de la *Gazette Rose*, qui lui accorde tout pouvoir à cet égard, ce qui n'empêchera pas nos nouvelles abonnées, car nous espérons en

compter un certain nombre, de s'entendre directement avec nous pour tout ce qui est modes et chiffons.

Bien souvent nous avons été chargée par plus d'une grande dame étrangère de choisir, dans les premières maisons industrielles de Paris, ses chapeaux et ses toilettes, et nous l'avons fait avec d'autant plus de plaisir que nous savions leur être utile et agréable.

Nous agirons de même pour toutes nos abonnées de Nice, et nous nous mettons entièrement à leur disposition. Elles peuvent nous écrire, à Paris, aux bureaux de la *Gazette Rose*, 3, rue Rossini, ou bien directement, 18, rue de Provence.

Nous avons également à Nice des reporters aimables et charmants dans le royaume des fleurs de Mme Duluc, qui a succédé au jardinier Alphonse Karr, pour la culture des roses et des violettes de Parme. Tous ces odorants bouquets nous disent où ils vont, à qui ils sont destinés, et quelle est la jolie femme qui va les respirer.

C'est ainsi que nous avons appris que Mme Duluc avait expédié à Rome un splendide bouquet pour Son Altesse Royale Madame la comtesse de Chambord, alors que toute la presse quotidienne était en quête du futur Roi de France et de la future Reine, qui étaient allés demander au Saint-Père sa bénédiction paternelle, en raison des événements qui allaient s'accomplir.

Vous voyez que la *Gazette Rose* est privilégiée, puisqu'elle a pour collaboratrices les violettes de Parme et les roses multicolores qui éclosent dans les parterres et les jardins de Mme Duluc. Il est si facile et si agréable de recevoir un bouquet de Nice, en le commandant deux jours à l'avance à Mme Duluc, à Nice (Alpes-Maritimes). Le bouquet arrive à destination aussi frais que si on venait de le cueillir. Mais il faut indiquer à Mme Duluc si c'est une floraison de violettes de Parme qu'on désire, ou bien un bouquet de fiançailles, ou bien encore un bouquet de fête et d'amitié.

Mme Duluc ne commande pas pour rien au royaume des fleurs, elle les fait parler, et chaque fleur exprime une pensée, un sentiment. Nous vous dirons quelque beau jour ce doux langage des fleurs et nous en ferons un article spécial.

En outre des préoccupations politiques, le procès du maréchal Bazaine accapare tous les esprits. Il est triste d'être parvenu au grade de maréchal de France, d'avoir donné son sang pour la patrie et d'avoir accompli des actes de valeur pour aboutir à figurer sur les bancs des accusés. Que prouve ce procès, et quelle gloire et quelle vengeance la France en retirera-t-elle ? Les désastres de la France ont été si grands qu'on ne peut

en mesurer la profondeur et les suites. Pourquoi réveiller tant de sinistres et sanglants souvenirs et s'en prendre à un seul homme de l'insuccès de nos armes ? Il est impossible de juger de sang-froid des faits accomplis pendant le feu de la bataille et dans le revirement d'événements qui changeaient de face d'heure en heure. Le maréchal Bazaine a pu se tromper et faillir à sa mission, mais combien d'autres ont plongé la France dans le cataclysme en sachant ce qu'ils faisaient et ce qu'ils voulaient ! Une nation qui se respecte ne doit jamais déshonorer ses héros ni briser ses idoles.

A propos de Trianon, ce coquet *retirato* de la reine Marie-Antoinette, où elle déposait son sceptre de Reine pour se transformer en simple fermière, et qui sert aujourd'hui de prison et de tribunal au maréchal Bazaine, voici une anecdote qui remonte à 1832, et que M. Pierre Véron raconte dans sa chronique du *Monde illustré* :

« C'était au printemps de l'année 1832, en pleine saison du renouveau.

» Louis-Philippe était venu au Trianon, accompagné de quelques-uns de ses enfants. L'un d'eux, qui n'était encore qu'un enfant de dix ans, tant soi peu turbulent, malgré les recommandations de son précepteur, semit si bien à gambader avec un ami, qu'en courant, le pied lui manqua, et qu'il glissa tout simplement dans la pièce d'eau.

» Un des gardes du palais de Trianon accourut en toute hâte pour sauver l'enfant ; mais déjà il avait été repêché par un jeune sergent de service dans les jardins.

» Or, l'enfant turbulent, c'était le duc d'Aumale qui fit promettre au garde et au jeune sergent de service de ne rien dire de sa mésaventure au Roi. Mais le plus curieux, c'est que le jeune sergent qui avait sorti l'enfant de l'eau s'appelaient..... *Bazaine*. — Est-ce le maréchal d'aujourd'hui ? Est-ce un homonyme ?... Or, comme le maréchal Bazaine s'était engagé en 1831, il pourrait bien se faire qu'il fût le jeune sergent d'autrefois. Le hasard se plaît souvent à faire des rapprochements inattendus et des mises en scène des plus émouvantes. »

Tandis qu'on annonce une brillante comète, la comète de la délivrance, qu'on désigne d'un nom que nous dirons plus tard, une nouvelle étoile vient de resplendir tout d'un coup au Théâtre-Italien. Cette étoile est Mlle Belocca dont la beauté égale le talent et qui a été acceptée le premier soir, comme une cantatrice hors ligne. *La Patti a donc une rivale, la Belocca !*

M. Strakosch est vraiment bien chanceux, car c'est lui qui a lancé la Patti et qui a fourni à Mlle Belocca les moyens de se faire connaître. Les

vrais artistes sont rares aujourd'hui ; on doit donc les accueillir avec enthousiasme, quand ils se produisent. Dans les théâtres de genre on est proclamée étoile lorsqu'on sait tourner le couplet et lever la jambe. Il n'y a plus de Déjazet ni de Scriwaneck ; il y a des sultanes plus ou moins favorites, auxquelles le public jette le mouchoir parce qu'il s'éprend de leurs charmes plus que de leur mérite.

L'art est donc en décadence, comme tout le reste. Qui rendra à la France l'amour du beau et du vrai ? Et pourtant Mlle Scriwaneck est encore dans l'apogée du talent ; aucun théâtre sérieux ne la retient ici, et c'est en province qu'elle donne la mesure de la vraie comédie.

Il y a certaines pièces dont elle est l'incarnation et que nulle autre qu'elle ne pourrait jouer ; entre autres les *Enfers de Paris*. Avec cette pièce à tiroirs et à succès, Mlle Scriwaneck est sûre d'amener le public n'importe où. C'est ainsi qu'elle a transformé le théâtre de la Tour-d'Auvergne, dirigé par M. Briffault, en théâtre à la mode. C'est à qui vient voir jouer et applaudir Mlle Scriwaneck, qui détaille le couplet et détache le mot avec une *finesse soulignée*.

Mlle Scriwaneck avait à peu près vingt ans quand elle débuta en, 1843, au théâtre Beaumarchais. Elle avait déjà une grâce toute charmante et un esprit tout naturel ; c'était une sorte de Déjazet, plus moderne, moins talon rouge et moins dix-huitième siècle, si l'on peut s'exprimer ainsi. Deux ans après ses débuts, elle succédait à Déjazet au théâtre du Palais-Royal. Mais ses plus grands triomphes furent au théâtre des Variétés en 1849 et 1850 où elle joua avec tant de brio et d'esprit l'*Amour que c'est qu'ça ?*... et cette autre pièce, les *Enfers de Paris*, que M. Briffault, directeur du théâtre de la Tour-d'Auvergne, a repris pour elle.

La pièce est gaie et spirituelle ; elle est signée *Roger de Beauvoir*, c'est tout dire.

Il paraît qu'à Vienne les exposants français ont fait une protestation à l'empereur d'Allemagne, sans le vouloir. L'empereur Guillaume est arrivé un dimanche sans se faire annoncer, et la plupart des vitrines étaient couvertes. Les exposants français avaient pourtant à cœur de montrer à l'empereur d'Allemagne que, malgré ses désastres, la France marchait encore en tête du luxe et de l'industrie. Les vitrines françaises ont déployé tout d'un coup, comme par enchantement, toutes les merveilles artistiques et industrielles qu'elles contenaient. L'empereur d'Allemagne a dû se retirer mécontent en se disant que Berlin ne serait jamais la capitale de la mode et de la fantaisie, bien que certains journaux français s'approvi-

sionnement de gravures de modes dans les feuilles berlinoises.

Cette Exposition de Vienne touche à sa fin, et M. du Sommerard a voulu la terminer par une bonne action en organisant une loterie au profit des Français malheureux. C'est bien finir ce qui a été si bien commencé.

Parmi les récompenses qui ont été décernées, l'*Eau des Fées* a obtenu le *diplôme de mérite*, qui équivaut à la *médaille d'or*. Un *diplôme de mérite*, rien que cela!... Voyez vous la savante et l'érudite! Elle est plus que bachelière ès-science et ès-lettres: elle est l'*Eau des Fées*, l'eau de jeunesse, de plaisir et de bonheur; elle rajeunit, elle recoloré la chevelure, elle fait renaitre le printemps dans toute sa sève juvénile, elle a l'âge qu'elle veut avoir, elle est fée!... Comment ne serait-elle pas toute puissante, car elle a pour se propager et se faire valoir: la *Pommade des Fées* et l'*Eau de toilette des Fées*. Tout est féerie dans le royaume enchanté de Sarah Félix qui a vaincu les dragons ailés avec sa baguette magique et qui a découvert la source inépuisable de l'*Eau des Fées*. Avec ce *diplôme de mérite*, il n'y a plus de concurrence possible, car l'*Eau des Fées* a son brevet de capacité. M. du Sommerard, en accordant ce *brevet de mérite* à l'*Eau des Fées*, lui a dit tout galamment et avec justice: « Vous n'êtes pas la jeunesse; mais vous avez vécu près d'elle. »

Vicomtesse DE RENNEVILLE.

DES MODES DU JOUR

Tandis que M. Eugène Chapus prêche la simplicité dans le journal le *Sport* et affirme que les toilettes nouvelles sont revenues d'une simplicité parfaite, le luxe et la fantaisie n'en continuent pas moins leurs créations élégantes, et le drapeau de la Mode est toujours celui du bon goût. M. Eugène Chapus, depuis plusieurs années, veut absolument que les Parisiennes se coiffent avec des capulets de dentelle et de crêpe de Chine. Y réussira-t-il? Rien n'est plus grande dame à son avis. Et toutes les femmes du monde qu'on rencontre de par le bois et la promenade ont toutes des chapeaux à la mode du jour. Il est encore une autre coiffure que M. Eugène Chapus préconise avec une certaine autorité poétique, c'est le chapeau à la Léopold Robert, c'est-à-dire la guirlande moissonneuse s'enroulant autour de la tête. Cette coiffure a eu les honneurs de l'été. Il se peut qu'elle conserve sa vogue pour le théâtre, car c'est tout autant une coiffure de soirée et de

bal qu'un chapeau. Rien ne sied bien aux jolies femmes comme la couronne et la guirlande de fleurs. Le chapeau le plus fantaisiste qu'on porte en ce moment est le diadème royal en jais, s'élevant au-dessus de la tête, avec fond dentelle noire derrière et branche de fleurs tombantes. Après avoir posé les fleurs en aigrette et en buisson sur le sommet de la tête, on les jette maintenant en arrière sur le côté. La mode n'est donc pas une et absolue, car il y a une variété multiple de toilettes et de coiffures qui diffèrent les unes des autres par la forme, le style et l'ornementation. Les vraies modes sont celles qu'on copie plume en main, dans les premières maisons industrielles accréditées et acceptées. Ce sont celles de la *Gazette Rose*, qui est toujours la première renseignée et qui n'habille pas ses lectrices comme dans les contes de fées, avec des robes et des chapeaux qui n'existent pas.

Pour connaître les modes du jour, nous avons consulté la maison Gagelin-Opigez, dont les modèles font genre et école à chaque renouvellement de saison. Tout en désirant sauvegarder les traditions de bon goût et de simplicité élégante qui ont établi sa réputation industrielle, du temps où elle avait l'insigne honneur d'habiller son Altesse Royale, Mme la duchesse de Berry, la maison Gagelin n'est pas restée en arrière et a suivi le progrès fantaisiste et artistique qui s'étend à tous les objets de la toilette, comme aux choses de l'ameublement,

D'ailleurs les modes caractérisent tant soit peu l'époque qu'elles traversent. Sait-on très sérieusement ce que l'on veut aujourd'hui, et les toilettes sont un mélange de tous les siècles écoulés. Certains chapeaux ressemblent à des bonnets très hauts, dans le genre des bonnets de Mme Rolland, d'autres à des shakos d'officier avec l'aigrette en guise de cocarde. Ceux-ci arrivent du Tyrol, ceux-là font revivre la Restauration. D'autres enfin rappellent la toque béarnaise et le chapeau monumental de Marie-Antoinette. Il en est de même des toilettes qui font aussi de l'histoire et qui sont pour la plupart des costumes plutôt que des robes.

Jugez-en par les dernières créations de la maison Gagelin-Opigez.

C'est d'abord une toilette *Dora d'Istria*, en l'honneur de belle et savante voyageuse, qui fait partie de l'Académie d'Athènes et de la Société géographique de France.

Cette toilette, tout à fait grande dame, est en velours acanthe et faille mousse, genre camaïeu,

Elle est garnie d'une splendide passementerie assortie au velours et d'une frange de plumes de deux teintes, mousse et acanthe. C'est très simple et très riche tout à la fois. La jupe, décrivant la demi-traine, est plissée moitié faille et velours et retenue de côté avec des agrafes armoirées. Le corsage, de style moyen-âge, est d'une aristocratie suprême. Il est reproduit comme la jupe en faille et velours, avec passementerie et agrafes armoirées. Ce corsage fait cuirasse, il dessine la taille admirablement et la fait valoir.

**

Plus un costume *Reine Margot*, en faille noire et Sicilienne. Le dos du corsage et la traîne derrière sont princesse. Cette traîne est ornée de dix larges biais de velours gradués de largeur et suivant les contours biaisés de la jupe, qui est plissée devant dans toute sa hauteur. Un tablier de sicilienne noire, garni de larges galons cottes de mailles perlés de jais, d'une hauteur de 20 cent., posés également en biais, se drape d'un seul côté dans une quille de passementerie perlée de jais, surmontée d'une ruche de dentelle. De l'autre côté le tablier tombe droit, avec une quille de velours enroulé et de galons de passementerie. Le bas de ce tablier est bordé d'une frange de passementerie et de dentelle. Le devant du corsage fait plastron mousquetaire, boutonné de côté, avec fichu plissé en sicilienne, garni de dentelle, s'attachant sur l'épaule en deux pans. La manche, très étroite, est moitié cote de maille de jais et moitié faille et velours.

**

Une robe *Princesse Marguerite*, en faille de deux tons, pêche et vin de Bordeaux. Le devant de la jupe est garni par le bas d'un plissé qui commence à partir de 20 centimètres et qui monte graduellement de côté, en arrivant par derrière jusqu'à 1 mètre 50 centimètres de hauteur, en s'élevant en large traîne éventail. L'effet de cette traîne est tout nouveau et très élégant. Au-dessus du plissé, devant, se trouve une passementerie très riche, haute de 40 centimètres, se terminant par un effilé, et surmontée de bouillonnés gansés, alternant de deux teintes. Le corsage très court derrière se retousse en double godet garni de passementerie et de frange, avec bouillonnés gansés. Le devant du corsage, descendant en basques très longues, décrit deux ailes derrière retenues de chaque côté par un nœud. Ces deux ailes sont également bordées de passementerie, de frange et de bouillonnés. La manche est plate et boutonnée en gantelet bouillonné, garni de côté jusqu'au coude. Cette robe prin-

cesse Marguerite est également très jolie en bleu de deux tons, bleu électrique et bleu pâle, en feuille morte et jaune canaris.

**

Un costume Tyrol en faille bronze et drap gris daim. La jupe en faille bronze, bouillonnée devant est garnie avec un petit volant en biais au bord. Par derrière, se fronce un très haut volant, avec tête gansée. Sur cette jupe est disposée une tyrolienne en drap gris daim, avec bord piqué, doublé d'un biais de faille bronze, fermée dans toute sa hauteur, avec de larges boutons de nacre Burgos. Les manches sont ouatées et capitonnées en faille bronze. C'est très original et très chaud. Le col d'homme montant droit est en drap et faille. Ce costume Tyrol se complète par un petit paletot sans manches, en drap gris daim, avec double poche derrière, et col et manches capitonnés en faille bronze.

**

Une robe Princesse, en pékin rayé noir et satin marron, taillée en biais par devant et se boutonnant de côté, avec des boutons d'acier ou d'argent fleurdelisé. Le haut du corsage se termine par un col d'homme tout droit en satin marron, ainsi que les larges poches de côté. La jupe n'a aucun ornement. Elle se relève derrière à mi-jupe, pour bien dessiner la taille et la cambrer, avec deux nœuds de satin marron.

**

Une autre, *Reine Margot*, faite exactement comme la robe de faille noire, avec cette différence qu'elle est en faille bleu pâle, avec blonde blanche perlée de jais, et large galon de cottes de mail de jais blanc.

Voilà de bien belles toilettes, n'est-ce pas? qui sont luxueuses, sans être excentriques ni exagérées. Ce sont des robes de femmes du monde dans toute l'acception du mot.

**

Passons aux confections.

Il ne nous est pas possible, comme bien vous pensez, de vous décrire tous les nouveaux modèles de la maison Gagelin-Opigez. Il y en a tant et tant que nous ne pouvons les compter.

**

Choisissons, au hasard, les trois modèles suivants :

Une Polonaise en drap tête de nègre garni de

velours assorti, faisant bord et d'une garniture de crête de plumes de coq assorties. Les manches plates ont de très hauts gantelets de velours tête de nègre, empanachées de plumes de coq. Cette polonaise est ouverte avec gilet de velours, sur un jupon de faille assortie, gansé et bouillonné à mi-jupe. Elle se termine par un double collet Stuart en velours et en drap.

Ce très joli vêtement, aussi simple qu'élégant, était destiné à madame de B... qui s'habille avec beaucoup de goût.

..

Un *Chambord* en reps de laine, nuance nacré, faisant derrière la blouze plissée, avec deux grandes étoiles de velours assorti, liserées d'étoffe pareille. L'encollure monte en col de velours, avec revers devant, et se tuyaute derrière en collerette de reps liseré de velours, avec boutons de nacre Burgos et glands de chenille. Par devant, mêmes étoiles que dans le dos. Les manches sont plissées, avec revers de velours. Une frange de chenille retombant en perles satinées borde tous les contours du vêtement.

..

Un *Andalous* en velours noir garni de larges galons de jais coquillés de Chantilly. Les devants sont droits et s'arrêtent en carrés bordés de galons de jais et de dentelle. Ils sont ouverts en fraise de dentelle et attachés avec des nœuds de rubans noir. Les manches sont flottantes, entièrement ouvertes et chamarrées de jais et de dentelle, descendant en bretelles jusqu'à la taille. Le dos est cambré en veste, avec une large plaque de passementerie retombant en masse de perles de jais sur un nœud de faille retenu par une boucle de jais. Le bas de la veste est garni d'un très haut volant de Chantilly. Sur l'épaule droite nœud andalous.

Tels sont les débuts de la maison Gagelin-Opigez.

Nous vous réservons d'autres nouvelles toilettes et d'autres surprises pour le mois prochain.

Les garnitures et l'ornementation des robes varient à l'infini, car la plupart des toilettes diffèrent de genre et de style. La *Glaneuse*, qui ne s'appelle pas *Glaneuse* pour rien, et qui moissonne toutes les primeurs de l'industrie et de la mode, a fait disposer, pour garnitures de polonaises et de robes, des tours de plumes noires frisées, des tours de plumes d'autruche naturelle et de toutes couleurs assorties aux toilettes. On n'a qu'à lui envoyer un échantillon de l'étoffe. On trouvera également des tours de plumes de coq noir ou de cou-

leur, qui ont beaucoup de fantaisie en ce moment. Tout se porte, tout s'accepte, du moment qu'il y a du goût, de la fantaisie et de l'imprévu.

La *Glaneuse* offre encore des dentelles de soie et de laine, brodées de jais. Et des dentelles blanches brodées de perles blanches pour théâtre, bal et soirée.

Des broderies de jais découpé, qui s'appliquent en guise de broderie, des garnitures de jais, très riches et très nouvelles.

Des agréments, des appliques, des coulants et des motifs variés, le tout à l'aiguille, avec perles de jais taillé.

Des motifs et des bandeaux de jais, pour chapeaux et coiffures.

Des velours et des rubans de deux tons, genre camaïeu.

Des boucles, des coulants et des agrafes pour manteaux, et des boutons pour costumes, en acier bruni, bleuï, gravé, découpé, à pointes bruniées et bleuïes, en nacre noir et jaune, vieil argent, acier damasquiné.

Des cravates Lavallière de deux tons, genre camaïeu, avec broderie en relief, rayures de satin et franges.

Des gilets en velours et satin, à la *Jean-Jacques*, tout à fait typiques de coupe et d'allure.

Des gilets Incroyables, en moire et gros grain, avec revers de l'époque.

Des gilets Louis XIII, en faille, reps et satin, garnis de broderie et de dentelle, très riches et très élégants.

Une écharpe neige, en tricot du Caucase, pour entrée de théâtre, et pour coiffure et tour de cou.

Et comme garniture de robe, des boutons de jais, d'acier, de vieil argent, de métal anglais et de nacre de Burgos.

Des coulants et des boucles carrés, avec médaillons, pour relever les secondes jupes.

Et des petits coulants pour les manches.

N'oublions pas les riches broderies de fleurs en soie pour toilettes de dîner et de bal, et les broderies de laine pour costume et dolmans.

Nous n'en avons pas fini avec la *Glaneuse*. Il y a encore mille et mille actualités fantaisistes, qui vont apparaître au jour le jour, en raison des confections, des coiffures, des costumes et des toilettes. Nous vous les décrirons en temps et lieu. Mais on peut dès à présent demander à la *Glaneuse*, 7, rue de la Chaussée-d'Antin, toutes les actualités que nous venons de décrire.

Et les chapeaux ?... Ils sont pour la plupart étranges, nous l'avons déjà dit. Il faut bien s'y soumettre. Les capulets n'existent que dans l'imagination rêveuse et poétique de M. Eugène Cha-

pus, qui n'a pas tout à fait tort, mais qui ne peut pas empêcher la mode de se produire.

Il y a d'ailleurs chapeaux et chapeaux. Les chapeaux extravagants, qui sont recherchés par toute femme qui désire se mettre en vedette : son chapeau lui sert de drapeau ; et les chapeaux seyants et fantaisistes qui sont adoptés par les jolies femmes et les femmes comme il faut. C'est de ce genre de chapeaux dont nous nous occuperons, car ils sont signés de *Mme Herst*, qui a le talent et le tact de suivre la mode sans l'exagérer. On peut s'en convaincre dans ses salons de la *rue Drouot, 8*. Ses costumes, ses confections, ses robes et ses coiffures sont d'une distinction parfaite.

Mme Herst fait donc des robes, nous dira-t-on ? Ne vous l'ai-je pas dit. Elle a dû céder à l'instance de plusieurs de ses clientes, qui, déjà satisfaites de leurs coiffures et de leurs modes, se sont dit tout naturellement, avec raison, que *Mme Herst* ferait délicieusement les robes sans froufrou et sans tapage.

Voilà comment *Mme Herst* cumule les fonctions de couturière et de modiste tout à la fois.

Pour bien vous définir les chapeaux de *Mme Herst*, nous allons vous en décrire toute une série, qui est pour ainsi dire inédite.

Vous n'aurez qu'à faire votre choix et à les lui demander.

**

C'est un chapeau *Huguenot* en reps bronze, liseré de bleu turquoise. Le fond est carré, très haut et froncé, avec un plissé de reps bronze doublé de faille bleue tout autour. Ce plissé est séparé au milieu par un biais liseré bleu. Sur le côté s'étale une large cocarde de reps broché doublé de bleu, d'où s'échappent deux plumes d'autruche, l'une bleue et l'autre bronze. Le fond du chapeau est retroussé par derrière, avec un haut plissé de reps bronze doublé bleu, et deux larges pans doublés bleu très longs se retroussant en coques.

**

Un chapeau *Angot*, en velours oreille d'ours, avec calote ronde et très haute, et large bord coulé en reps oreille d'ours, se relevant sur la calote en tuyauté doublé de vert réséda, et s'abaissant sur le front en double tuyauté de feuille réséda et de feuille vert pistache.

Sur le côté, nœud aigrette en larges coques de velours et de reps liseré pistache et réséda, retenu par une boucle ovale en acier d'où s'échappe une aigrette réséda avec tête de plumes d'autruche et une longue plume d'autruche, nuance oreille d'ours, traversant tout le chapeau sur le

côté et retombant par derrière ; sur le fond retroussé, large nœud Angot en faille réséda et faille pistache

**

Un chapeau *Page* en velours bleu de France, doublé de reps bleu pâle. Le fond, tout rond en velours, est genre toque. Sur le devant, double diadème tuyauté en velours bleu de France doublé bleu pâle, continuant en revers par derrière et s'enlaçant en larges boucles simples et tombantes. Sur le côté, aigrette bleu pâle et quatre petites ailes d'oiseau différents dont une bleu très pâle, l'autre gris argenté et l'autre vert doré.

**

Un chapeau *Raphaël* en tulle noir et velours noir, avec bord de velours relevé tout autour et torsade de velours dans l'intérieur. Sur le chapeau, floraison de deux magnifiques roses très épanouies dans un feuillage bronze et vert artistique, avec guirlande de feuillage couvrant toute la calote. Sur le côté, large aigrette de coques de velours noir se mêlant au feuillage. Barbes de tulle noir frangées de jais.

**

Un chapeau *Nemours*, en velours noir, avec fond rond et élevé et passe abaissée sur le front garni d'un double tuyauté bleu turquoise et bleu paon. Autour du fond, un large biais chiffonné en velours noir se terminant de côté en une large coque et une passe en biais, avec aigrette de tulle noir et bouquet de roses thé dans son feuillage velouté. Le fond est retroussé derrière avec large agrafe de coques de tulle, de coques de velours noir et trois plumes noires.

**

Un chapeau *Vendéen* en feutre gris, très large bord, avec biais de velours bronze, se relevant de côté par une écharpe de trois biais de velours entourant la calote et passant de côté sur la passe. Sur le relevé du chapeau, large cocarde de coques de velours très étalée, avec plume d'acier diamanté ou fleur de lys du temps de Saint-Louis. Dans l'intérieur du chapeau, qui a une physionomie toute particulière, torsade de velours bronze.

**

Un chapeau *Marquis*, en velours noir, empâché de plumes d'autruche et de plumes de coq. Le fond est rond, avec bord de velours noir très haut relevé en carré sur le dessus du front et en-

cadre d'un bord de plumes noires frisées retombant d'un côté en glands de plumes de coq et de plumes d'autruche. Dans l'intérieur, torsade de velours noir et large nœud de velours noir. Sur le côté, flèche d'acier diamanté retenant un bouquet de plumes de coq et de plumes d'autruche. Le bord s'abaisse derrière avec deux pans de velours noir.

Un chapeau Henri IV, en velours prune, avec calotte ronde, un peu haute, légèrement froncée, et bord relevé des côtés et abaissé devant. Autour du fond, large écharpe de velours chiffonné retombant en deux pans. Dans l'intérieur, torsade de reps bleu ciel, faisant aigrette de côté, frangée à même le ruban, avec coques de velours prune et plume d'autruche bleu ciel. La torsade est retenue par une large boucle carrée en argent, tout à fait de l'époque.

**

Aucun de ces chapeaux n'a le style Capulet ni le genre Léopold-Robert dont parle le journal le *Sport*. Et pourtant M. Eugène Chapus s'y connaît en matière de modes. Où a-t-il vu le Capulet, si ce n'est bien avant la guerre, dans une maison de modes, de fleurs et de robes qui fait autorité dans le grand monde ? Loin de s'épandre en mantille de dentelle, les chapeaux prennent au contraire l'élévation des Hennin d'Isabeau de Bavière et du bonnet d'Astrakan du shah de Perse. Le caractère parisien est bien trop mobile et bien trop impressionnable pour ne pas profiter de l'actualité qui se produit. Le chapeau persan et la tunique persane devaient donc nous rester. La tunique persane est très fantaisiste et très élégante, ne vous en déplaise. On la trouve dans toute sa splendeur de broderies dans le comptoir de l'*Union des Indes*, 1, rue Auber, qui a le monopole exclusif de tous les cachemires purs indigènes des Indes, en noir et en toutes nuances, de couleur claire ou foncée. Pour opérer cette grande émission indoustante, l'*Union des Indes* a été obligée de s'agrandir et de s'installer dans un autre magasin plus vaste et mieux agencé pour la vente des cachemires et des foulards des Indes. Le nouveau comptoir de l'*Union des Indes* ne laisse rien à désirer comme confortable industriel. Tout a été prévu dans l'intérêt des belles clientes qui veulent bien lui accorder leur confiance. D'un côté, les cachemires ; de l'autre, les foulards des Indes et les tissus exclusifs de l'Indoustan qui se déploient en banderolles éclatantes. Et un salon de lumière tout à fait typique tendu en papier chinois, qui sert tout à la fois de salon de lumière et de salon

de conversation, où on se donne rendez-vous pour luncher et prendre du thé et des rafraîchissements. C'est une très aimable attention de l'*Union des Indes*.

On désire avoir l'opinion d'une amie sur telle ou telle tunique de cachemire, tel dolman, telle blouze russe, on lui écrit simplement ceci : « Très chère, trouvez-vous donc tel jour et à telle heure à l'*Union des Indes*, nous luncherons et nous choisirons en même temps des cachemires « indigènes et des foulards hygiéniques. » Qu'est-ce que le foulard hygiénique ? va-t-on dire. Un foulard de santé qui remplace la flanelle et avec lequel les élégantes se font des chemises de nuit, des gilets de santé et des pantalons de santé. Rien n'est élégant comme ces chemises de nuit qui sont très chaudes, très confortables et très moelleuses, enrichies de broderie camaïeu ou de broderie de couleur, et garnies de valenciennes ou de malines et de guipure de Flandres. Les merveilleuses comptent pour le moins une douzaine de ces chemises de foulard dans leurs trousseaux, soit : trois chemises foulard bleu de Chine ; trois chemises foulard rose d'Ispahan ; trois chemises de foulard mauve mais, brodées de guirlandes de fleurs de couleur, et trois chemises de foulard lilas de Perse. Il faut, en outre, une douzaine de chemises de nuit en foulard Pongées blanc opale, qui remplacent le nansouck et qui se lavent avec la même facilité, tout en offrant plus de confortable hygiénique.

Nous avons donné, dans notre numéro du 15 octobre, la nomenclature des principales nuances des cachemires indigènes des Indes. Avec du crépon de l'Inde et du cachemire des Indes on peut exécuter un costume à la mode des plus complets et des plus élégants. Prenons-le en crépon de l'Inde vert pistache et en cachemire pur, nuance réséda. La première jupe est ornée de bouillonnés coulissés très fins, avec biais de cachemire réséda, liserés foulard réséda, séparant les bouillonnés. La tunique persane en cachemire réséda est richement soutachée de macarrons vert pistache et de fleurs de broderie réséda ressortant en relief, avec grandes manches ouvertes et flottantes entièrement brodées et soutachées avec sous-manches de crépon de l'Inde capitonnées et piquées, et bordées de petits biais de cachemire liserés réséda, montant jusqu'au coude. Le haut de la tunique a un triple collet persan en crépon de l'Inde pistache et crépon de l'Inde réséda avec col de cachemire réséda soutaché. C'est très riche et très doux que cet assemblage de crépon de l'Inde et de cachemire. Comme toilette d'intérieur, on porte des blouzes en cachemire rose ou bleu

sur jupon de foulard rose ou bleu de même teinte.

Il y a surtout dans les nouveaux magasins de l'*Union des Indes* toute une collection de dolmans et de polonaises d'après les modes du jour.

On peut demander à l'*Union des Indes*, 1, rue Auber, la collection complète de cachemires et de foulards des Indes, à la condition toutefois de la garder seulement le temps nécessaire de faire son choix, sans quoi on fait un tort réel à ce comptoir de foulards qui ne peut disposer d'autant de collections d'échantillons qu'il a de demandes. Réservez, pour le 15 novembre, un aperçu plus complet et plus étendu encore sur les actualités de la saison d'automne et d'hiver. A cette époque, on saura à quoi s'en tenir aussi bien en politique qu'en modes.

Complétons notre courrier d'aujourd'hui par notre cours de parfumerie et de beauté. Nous l'avons déjà dit, et nous le répétons : La femme qui se laisse vieillir est celle qui le veut bien, de même que la femme qui s'habille mal se donne beaucoup de peine pour chercher la laideur et le ridicule. Il y a des cosmétiques, des pâtes et des eaux qui non-seulement rajeunissent, mais qui conservent encore la fraîcheur et la beauté. L'important est de savoir où les trouver et de ne pas prendre les premiers cosmétiques venus sans s'inquiéter de leur supériorité et de leur efficacité. Autant une bonne parfumerie est salutaire, autant une mauvaise parfumerie est nuisible. C'est pourquoi la *Gazette Rose* patronne presque exclusivement la *maison Violet*, dont la plupart des produits sont exclusifs et médaillés à toutes les expositions de Paris, de Londres et de Vienne. La maison Violet n'a pas de rivale pour le Savon royal aux sucres de Thridace, pour ses eaux de toilette à la Glycérine parfumée, pour sa parfumerie spéciale aux Violettes d'Italie et à l'*Ilang-Ilang* émanant les senteurs du lilas de Perse. Nulle part on ne trouve que dans le beau palais de la Reine des Abeilles la Boîte de Jouvence qui contient tous les talismans de beauté et de jeunesse, la Crème Pompadour qui efface les rides et qui donne au teint la fraîcheur veloutée et juvénile du printemps de la vie.

Comme il nous est impossible de cueillir un à un tous les bouquets et tous les parfums de la maison Violet, et de détailler tous ses produits, nous engageons nos lectrices à lui demander directement, *boulevard des Capucines, au coin de la rue Scribe, rotonde du Grand-Hôtel*, le catalogue de tous ses principaux articles extra-fins et en même temps un livre très érudit et très intéressant, publié et rédigé par la maison Violet,

ayant pour titre : *Les Talismans de la Beauté*, contenant dix chapitres ; et une petite brochure non moins utile et aimable : *L'Art de s'embellir*. Le secret de jeunesse de toutes les Ninons modernes tient aux soins qu'elles prennent d'elles-mêmes.

Vicomtesse DE RENNEVILLE.

COURRIER DES THÉÂTRES

OPÉRA-COMIQUE. — Reprise de *Richard Cœur de Lion*.

« Richard Cœur de Lion », qu'on n'avait pas donné à l'Opéra-Comique depuis plus de quinze ans, vient d'être repris avec un grand succès. Cet opéra, joué pour la première fois en 1785, mit le comble à la gloire de Grétry qui avait déjà donné au théâtre tant de petits chefs-d'œuvre de grâce et d'élégance : « Le Tableau parlant, les Deux avares, Zémire et Azor, l'Épreuve villageoise, » etc. Eclipsée pendant plusieurs années par les ouvrages de Méhul et de Chérubini, la musique de Grétry brilla d'un nouvel éclat lorsque Elleviou, le ténor chéri des dames, le Capoul du premier empire, le remit à la scène vers 1801.

Bien que depuis quatre-vingts ans les formes musicales se soient profondément modifiées, que l'harmonie se soit fortifiée, l'instrumentation enrichie, cette musique n'a cessé de plaire, car ses mélodies sont simples, faciles, quelquefois touchantes, et surtout l'expression en est d'une grande vérité. C'était plaisir que d'entendre l'autre soir, à l'Opéra-Comique, tous ces motifs avec lesquels nos grands parents furent bercés, ces petits airs, ces petits duos, ces petits ensembles et ces petits chœurs que l'on retrouve comme de vieux et chers amis et qui, malgré leur chevelure argentée, n'en paraissent ni moins jeunes ni moins aimables.

Melchissédec a obtenu le grand succès de la soirée ; il est vrai de dire que le rôle de Blondel, qu'il remplissait est le seul qui soit important. Il a chanté l'air du premier acte : « O Richard, ô mon roi ! avec un style excellent ; sa voix sonore, pleine et vigoureusement timbrée a produit un immense effet. Aussi a-t-il obtenu une de ces ovations qui marquent dans la carrière d'un artiste. Les couplets syllabiques avec Laurette ont été bissés ainsi que le fameux duo du deuxième acte : « Dans une tour obscure. » Duchesne, qui lui donnait la réplique dans ce dernier morceau, mérite aussi de chaleureux éloges : sa voix est bien posée, vibrante, et il a dit avec une émotion contenue le bel air : « Si l'univers entier m'oublie ». Neveu est aussi bien que possible dans le personnage épiso-

dique de Williams. Mmes Nordet et Rizzio, que malheureusement on ne fait qu'entrevoir, complètent cet heureux ensemble, La direction mérite des compliments pour le soin avec lequel elle a remonté cet ouvrage, pour le luxe des costumes et de la mise en scène. Nous lui souhaitons, et ce n'est que justice, de nombreuses et fructueuses représentations. On répète avec activité le « Florentin » de MM. de Saint-Georges et Lenepveu, qui sera bientôt prêt à passer. On donnera ensuite « Carmen » de M. Bizet.

THEATRE ITALIEN. — *Il Trovatore*. — Représentation de Mme Krauss. — Débuts de MM. Brignoli et Padilla.

Mme Krauss a fait sa rentrée au Théâtre-Italien samedi dernier dans « *Il Trovatore* ». La cantatrice viennoise a reçu du public parisien le plus brillant accueil. Jamais on n'avait vu une Léonora plus belle, plus poétique et plus dramatique en même temps. Mme Gabrielle Krauss possède une magnifique voix de soprano dont les cordes inférieures ont le timbre et la puissance du contralto. Dans la cavatine du premier acte, « *Tacea la notte placida* », dans son duo avec le baryton au quatrième acte, elle est arrivée à rendre avec éclat les diverses nuances de la passion. C'est une admirable tragédienne en même temps qu'une admirable chanteuse, et sa présence au Théâtre-Italien est une fête pour le public artistique de Paris. Brignoli chantait le rôle de Manrico ; il n'a pas beaucoup de puissance dans la voix, mais il phrase bien et a dit avec assez de sentiment divers passages, notamment la romance du premier acte, « *Deserto sulla terra* » et le duettino du final du quatrième acte avec Mlle Lombardia. Puisque nous venons de prononcer ce nom, disons de suite que Mlle Lombardia est tout à fait insuffisante dans un rôle aussi important que celui d'Azucena. La voix n'est pas assez forte pour faire ressortir les parties dramatiques de l'ouvrage, et la comédienne ne parvient pas à suppléer par le jeu à ce qui manque à la chanteuse. M. Padilla a été plus heureux cette fois-ci que dans son rôle de bouffon ; sa grande voix est à l'aise dans cette musique large. Le rôle du conti di Luna n'exige pas de grandes qualités de comédien, et cela évite à M. Padilla de tomber dans l'exagération de certains effets.

Mardi, Mlle de Belloc a chanté pour la seconde fois le rôle de Rosine et toujours avec le même succès. Le public lui a fait plusieurs ovations. Après le brindisi de Lucrezia, les fleurs jonchaient littéralement la scène. Delle Sedie, Zucchini et Brignoli ont aussi recueilli leur part dans ces

applaudissements. On nous annonce pour la semaine prochaine le début de Mlle Heilbron (!) dans la « *Traviata*. »

(Revue et Gazette des Théâtres.)

IMPRESSIONS DE VOYAGE

Les HAUTES-PYRÉNÉES, par M. Achille Jubinal, ancien député de ce département au Corps législatif (1).

Quand on ne connaît pas les Pyrénées et qu'on ne peut accomplir ce beau voyage, rien n'est plus intéressant à lire que les *Impressions de voyage* de M. Achille Jubinal, qui parle des Hautes-Pyrénées en véritable enfant du pays, avec l'enthousiasme et la foi du montagnard et l'admiration, la poésie et le savoir de l'homme intelligent qui sait tenir une plume et dont la parole éloquente et écoutée a défendu, pendant plus de vingt ans, les intérêts du pays qui l'a vu naître.

M. Achille Jubinal est un archéologue distingué qui a publié plusieurs ouvrages d'une grande valeur historique, entre autres : les *Anciennes Tapisseries historiques de France*, qui en est à sa troisième édition, et qui comprend deux gros volumes in-folio, format d'atlas, avec un texte illustré et 123 planches gravées sur cuivre, représentant les monuments de ce genre les plus remarquables qui nous soient restés du moyen âge jusqu'à la fin du seizième siècle.

M. Achille Jubinal est, en outre, un collectionneur des plus compétents et des plus infatigables. Il a un véritable musée, auquel nous consacrerons un article spécial, et dont nous détaillerons les merveilles curieuses et uniques.

Aujourd'hui, nous détacherons un chapitre des *Impressions de voyage*, de M. Achille Jubinal, dans les *Hautes-Pyrénées*, pour donner à nos lectrices le désir bien naturel d'acheter le livre et de le parcourir tout entier.

V. de R.

GAVARNIE

Le Cirque. — La Grande Cascade. — Le Pont de neige. — Excursion à la Briche de Roland. — Le Glacier. — Vue sur l'Espagne. — Souvenir de Madame la Duchesse de Berry.

I

Figurez-vous quelque chose mille fois plus surprenant que tout ce que vous avez vu de plus surprenant, — mille fois plus colossal que tout ce que vous avez vu de plus colossal, — mille fois

(1) Librairie de la Société des Gens de Lettres, 5, rue Geoffroy-Marie, Paris.

plus fini, plus majestueux, plus naturel, et néanmoins plus ressemblant à nos œuvres d'art, que tout ce que vous verrez de plus fini, de plus majestueux, de plus naturel et de plus ressemblant à une œuvre d'art.

Il s'agit du Cirque de Gavarnie.

J'y suis venu sur la parole de mon guide, que le brouillard qui nous bouchait la vue depuis hier comme un bandeau, se lèverait vers midi. L'habile montagnard a prédit juste. Il est onze heures. La brume commence à partir.

Je m'assieds sur une pierre aux flancs de laquelle sont gravés ces noms au ciseau :

MARIE THÉRÈSE, DUCHESSE D'ANGOULÊME.

Que de changements depuis 1828 !...

De là, je perçois la plus prodigieuse vision qu'il soit donné à l'homme de percevoir : une enceinte en forme de cuve ou de marmite, comme disent les guides du pays, qui l'appellent la grande Oule (Olla), dont le demi-cercle se déroulant sur un axe immense, orné de dix-sept cascades, offre plus de trois mille mètres de circuit d'une extrémité à l'autre. L'intérieur, qui est pavé de blocs énormes, pourrait tenir à l'aise, entre ses parois, un million d'hommes. Tout le fond de ce bassin est garni de neiges centenaires, sur lesquelles la pervenche, dont le nom seul rappelle ce fou sublime de Jean-Jacques, balance ses petites corolles bleues. Des ponts de glace, sous lesquels beuglent des torrents qui les ont créés, s'ouvrent comme autant de gouffres qui vomissent des gaves, et, au-dessus de nos têtes, le brouillard, en se dissipant, nous voile encore les sommets, mais nous laisse apercevoir le soleil, ainsi qu'à travers un fluide d'or.

Cependant, insensiblement l'enceinte entière se dégage, sa grande muraille verticale apparaît dans son effrayante hauteur, de plus de cinq cents mètres à surface unie, taillée à pic. Bientôt on distingue les immenses gradins curvilignes du Cirque, entremêlés de bandes de neige et superposés avec un tel ordre, une telle régularité, qu'on dirait de ce merveilleux travail élaboré par les ondes, un ouvrage sorti des mains de l'homme, et à mesure que la vue s'élève, on entre dans un paroxysme plus prononcé d'admiration !

Quel plus magnifique spectacle que celui de cet admirable amphithéâtre contemporain de tous les âges, au front duquel la nature a jeté pour couronner une zone éternelle de glaces ?... A quels modules rapporter les dimensions de ces tours du Marboré qu'environnent cent môles immenses ? Ici la brèche de Rolland vous surplombe de 2,850 pieds ; là, c'est le Taillon qui se déploie

à 3,984 ; plus loin, le Pic de la Cascade se dresse à 4,176 ; là-bas, enfin, le Cylindre, le fils aîné du Mont-Perdu, vous domine de 4,464 pieds. Eh ! qu'est-il besoin de toises ou de calculs pour mesurer la grandeur de ce sanctuaire ?... Sa grandeur, c'est Dieu. Le Cirque est plein de cette idée.

Mais voici le soleil à son zénith.

Courons à la grande Cascade.

Cette chute d'eau, la plus haute que l'on connaisse, s'échappe des glaciers de la Franona, qui communiquent, d'après les hypothèses de la science, avec le lac de Marboré, situé au bas du Cylindre ; elle tombe de 1,266 pieds (quelques géomètres écrivent 1,400), c'est-à-dire de plus de trois fois l'évaluation absolue des tours de Notre-Dame, et néanmoins, vous ne lui donneriez pas cent toises, tant les épouvantables masses qui écrasent le Cirque font de lui une miniature, un golfe, où le temps et l'espace expirent.

ACHILLE JUBINAL,

Ancien député.

(La suite prochainement.)

LITTÉRATURE

MI-LÀ-SOL

(suite)

On ne se met jamais l'oubli dans le cœur par raisonnement, mais on s'y plonge la tête au moyen de l'absence. C'est la recette infailible pour désapprendre de s'irriter et de souffrir ; c'est de plus un courage forcé. On part en chantant, pour se tenir tête. On crie : En avant ! par bravade. Le premier pas est le plus difficile ; c'est le seul acte où la volonté fonctionne. Une fois lancé, ce n'est plus qu'une question d'impulsion.

L'artiste qui reste à souffrir au coin de son foyer condamne son talent à la mort lente du ramollissement. Le souffle vital, le souffle inspirateur, qui supplée à la haute conscience du génie, c'est la conquête de l'inconnu ; elle donne à l'artiste le diapason de son savoir-faire. En présence du réveil de la grande passion de l'art, les misérables questions de société, d'amour-propre et de convenance se taisent ; car, pour reproduire un spectacle nouveau, il faut que la pensée se rajeunisse et se renouvelle. Et puis, l'Orient, il faut le peindre. Tant de saphyrs et de topazes ne se trouvent dans aucune écriture ; c'est le triomphe de la palette. Le poète vit plus par la pensée ; le peintre, pareil à l'aigle, regarde le so-

leil en face. Là, tout est couleur d'or ; la nature rayonne ; là tout est volupté, excepté la femme qui n'est qu'un modèle. Voilà pourquoi ces contrées me furent si bienfaisantes : en me faisant souvenir que j'étais artiste, elles me firent oublier que j'étais homme. Ce fut un engourdissement de tout, excepté de l'art ; le repos même devenait, au moyen du rêve, la suite et la continuation d'un travail auquel s'attachaient toutes mes préoccupations. J'étais né pour peindre cette terre rouge, ces murs crayeux, cette végétation raide, ces tons d'ocre, ces plaques de bitume ; l'expression à saisir, l'idéal à retracer, c'était ce grand silence étendu et imprimé partout, sur les ruines d'une civilisation endormie dans la poésie du désert et dans l'œil passif de la femme arabe.

Oui, je sentis que j'étais appelé à peindre cela et je retournerai en Egypte ; ce qui manque à mon talent est là-bas et m'appelle. Vocation est, dans la gamme des idées, un mot plus haut que passion ; celui qui en est possédé est perdu ou sauvé, l'enthousiasme, l'hallucination ou la folie, devient son lot. L'Orient tenait le secret de ma gloire future : j'étudiai, je fis des esquisses, je remplis mon portefeuille, pressé de recueillir une nouvelle moisson pour ensemençer ma carrière. Quoi ! j'avais pris autrefois tant de peine pour poser une femme, pour attirer un rayon de lumière, pour froisser une étoffe ! Mais, maintenant, je n'avais qu'à regarder autour de moi : le chameau ployait ses jambes souples, la jeune fille s'appuyait sur la margelle des fontaines, l'enfant dormait dans le buisson... Non, la Bible ne nous a donné qu'une faible image de l'Orient ; il faut la couleur.

Un an, je restai un an plongé dans cette nature ; ce fut comme un abîme splendide au fond duquel tout le reste s'engloutit. Mais je fus tiré comme un coup de foudre de cet état d'extase qui nous fait perdre la perception du temps : une dépêche m'apporta l'annonce d'une grave maladie de ma mère ; on me rappelait à Bruxelles.

L'Orient n'est qu'un rêve, resté dans un coin du monde, et l'influence des rêves ne se prolonge guère au-delà du sommeil. Mon réveil fut complet et cruel, car le courant de perplexités où j'étais instantanément ressuscité l'ancien « moi. » Le peintre enthousiaste fit place au fils agité.

Je trouvai en route une lettre d'Hélène, antérieure à la dépêche et qui me donnait des détails. Le début de la maladie de ma mère avait été une fièvre intermittente, devenue nerveuse, et enfin cérébrale. « L'absence, disait cette lettre, est un vide qui se remplit pour ceux qui s'éloignent et que creusent ceux qui restent... »

J'avais voyagé toute la nuit ; j'arrivai au petit jour. Tout était sinistre : l'heure, la saison, la pluie fine. Une litière de paille s'étendait devant notre maison. Le bruit de mes pas dans l'escalier m'effraya ; les portes étaient entre-baillées ; dans l'antichambre un domestique me fit signe de ne pas parler et de marcher doucement ; la crainte me serrait le cœur ; au seuil de la chambre à coucher, Hélène parut.

Toute femme est née sœur de charité. Vienne l'occasion, elle se sent le génie de ce dévouement. et elle trouve tout : le costume aux plis rigides, le geste contenu, la physionomie calme. Artiste et fils, je devais être doublement ému de la sublime transformation d'Hélène. Pas un détail n'échappa à mon regard : le tablier, la pâleur occasionnée par les veilles, la lèvre arquée de la fille pieuse qui prie. De reine devenir sainte, c'est monter dans l'échelle des êtres.

Du premier regard, je rentrai dans ma servitude. Le rêve oriental s'envola : nous étions hier.

— Espoir ! fut mon premier mot.

Puis, elle me saisit la main et m'entraîna au salon, de l'autre côté du palier, où l'on ne pouvait pas nous entendre.

— Qu'a donc ma mère ? m'écriai-je ; quelle est cette maladie ?

— Votre absence.... dit Hélène, en appuyant ses deux mains sur son cœur.

— Oui, continua-t-elle rapidement et sans me regarder, nous n'avons pas eu la force de supporter cela. L'absence ressemble à la mort, car elle cause toujours la mort de quelque bonheur. Le charme de l'intimité est comme le pain que l'on mange sans reconnaissance et sans savoir qu'il est indispensable à la vie : une fois retranché, nous tendons la main pour qu'on nous le rende.

— Maudit soit ce voyage !

— Bénissez-le plutôt !.... Il m'a appris que je vous aimais.

Et Mlle d'Emery se jeta dans mes bras.

Nous rions et nous pleurions à la fois. Je lui parlais de ma mère ; elle me parlait de son orgueil vaincu et de sa pauvreté qu'elle m'offrait avec amour.

Cette scène qui expliquait l'histoire de trois années et qui en présageait bien d'autres, ne dura que cinq minutes. C'est ainsi que débordent le trop-plein du cœur.

Celle dont ma mère avait fait sa fille dans le monde des fêtes l'était maintenant dans la solitude du dévouement. Ces deux femmes avaient trop essayé de s'appuyer l'une sur l'autre pour se

passer de moi, mais elles n'avaient réussi qu'à concentrer leurs préoccupations. Aussi, rien n'avait été éclairci. Le prétexte de ma cure était Marie ; croyant que je m'imposais un devoir, ma mère avait voulu être de moitié dans mon sacrifice et me le laisser accomplir jusqu'au bout. Elle avait succombé sous l'effort et aurait poussé l'entêtement de cet héroïsme, j'en suis convaincu aujourd'hui, jusqu'à briser ma vie et la sienne plutôt que de consentir à accepter pour ma femme celle qui avait été ma maîtresse.

Hélène, qui connaissait le dessous des cartes de nos trois cœurs, aurait pu, d'un mot, changer la situation. Une autre espèce d'héroïsme mal entendu lui avait fermé longtemps la bouche. Cependant, l'ennui, le marasme, le spleen la gagnèrent, et quand elle vit ma mère tomber malade, elle se décida à m'écrire. En me voyant, elle n'avait pu contenir l'aveu que l'absence avait couvé dans son cœur.

Ma mère, qui avait eu longtemps la fièvre, puis le délire, était entrée dans la période d'assoupissement. Je ne sais si elle me reconnut. A ma voix, elle entr'ouvrit les yeux et reprit son sommeil. Ce fut tout. Davantage eût été trop, dit le docteur. Cette chambre n'attendait que moi. J'y trouvai ma place et la gardai pendant huit jours de silence et d'immobilité. Après les splendeurs du soleil oriental, cette atmosphère où l'air ne circulait pas, ce repos austère, cette teinte sombre, cette lueur de veilleuse, cette chambre où l'on se mouvait sans marcher, nos vies suspendues à celle que nous voulions sauver ; tout mouvement, toute pensée arrêtés ; l'espoir avançant à si petits pas qu'on ne le voyait pas plus grandir que l'herbe qui perce la terre ; pas d'autre visite que celle du docteur, pas d'autre intérêt que cette existence à ranimer, toute mon âme tint là !

CAROLINE GRAVIÈRE.

(La suite au prochain numéro).

MOSAÏQUES ROSES

Une nouvelle assez curieuse nous arrive d'Irlande. Samedi dernier, à Dublin, Mlle Marie Roze chantait à son bénéfice le *Trouvère*.

Toute la soirée n'a été qu'une ovation pour la jeune artiste ; on lui a fait bisser tous ses airs.

Jusque-là, très bien.

Après la représentation, Mlle Marie Roze se rendit à Shelbourne-Hôtel, où elle fut suivie par trois ou quatre cents personnes qui voulurent que la cantatrice vint sur le balcon de son appartement chanter encore les morceaux qui leur avaient tant plu.

Mlle Marie Roze ne voulant pas paraître sur le balcon (il y a des hommes politiques qui ne se seraient pas fait prier), cette foule idolâtre devint

furieuse et cassa à coups de pierres les vitres et défonça les portes.

Les dégâts s'élèvent à plus de 60 livres (1,500 francs.)

La police dispersa ces trop mélomanes Irlandais.

Comme Sa Majesté le Roi Léopold et comme le Shah de Perse, Son Altesse le Prince régnant de Serbie, Milan Obrenowisch III, a voulu emporter de Paris ses portraits photographiques, exécutés par Nadar, d'après ses nouveaux procédés, et, en sortant de la chapelle expiatoire, il est entré dans les grands ateliers de la photographie de la rue d'Anjou, 51 (Hôtel privé), devenus pour les étrangers, l'une des curiosités du Paris moderne.

DESCRIPTION DE LA GRAVURE

TOILETTES DE VISITE

Première mise. — Toilette de réception. — Robe en faille et en *sicilienne*, nuance tourterelle. La première jupe est garnie de trois volants froncés, découpés et surmontés d'un bouillonné coulissé. La tunique est en *sicilienne* de même nuance, bordée d'un petit coulissé servant de tête à une très haute guipure de soie de même teinte. Cette tunique est de genre Princesse, relevée derrière en pouff, avec manches droites se terminant par un volant découpé, avec bouillonné coulissé et manches plissées en mousseline, avec broderie et ourlet à jour. Gilet de velours noir sans manches, descendant en basques entr'ouvertes, avec épauettes de dentelle et dentelle de Chantély posée à plat sur tous les contours du gilet. Fraise collerette mousseline et broderie en rapport avec les manches. Nœud cravate en satin de Chine ponceau, avec frange de chenille. Coiffure en cheveux composée de crevés et de coques superposées les unes sur les autres, avec peigne Espagnol. Souliers Louis XV, en cheveau assorti, garnis d'un nœud Fénélon en velours marron et *sicilienne*.

Deuxième mise. — Toilette de visite. — Costume en *sicilienne* gris acier et velours bleu. La première jupe en *sicilienne* se termine par un volant de *sicilienne* et par un volant de velours. Au-dessus du volant de *sicilienne* il y a trois bouillonnés de velours coulissé. La tunique fait ablier devant, en velours bleu, avec biais de *sicilienne* traçant l'ourlet, et se relevant derrière en gros pouff de velours retombant en demi-traine. Le corsage à basques droites devant et fendues sur les côtés et, par derrière, est entr'ouvert en cœur, avec fraise de velours, de *sicilienne* et de dentelle. Les manches sont en *sicilienne* gris acier et se terminent par un volant et un très haut froncé coulissé en velours bleu. Sous-manches en dentelle. Sous les basques du corsage et d'un seul côté, sortent trois larges coques de *sicilienne* avec pans frangés à même l'étoffe. Gants de cheveau nuance abricot, boutonnant quatre boutons. Chapeau Isabeau en velours noir, dentellé de Chantély, panache de plumes noires, et coques de velours noir doublés de velours bleu, avec branche d'hortensias bleus par derrière. Ce chapeau est tellement haut et original qu'il ne convient qu'à une très jolie femme. Bottines de cheveau mat, noir, à talons Louis XV, piquées bleues, avec nœud de cheveau sur le dessus du pied.

Pour les articles non signés :

Vicomtesse de RENNEVILLE.



A. PRIVA

Planche III 5

Larivière, imp. r. du Cherche-Midi, 97, Paris

1^{er} Novembre 1873

La Gazette rose

Toilettes d'Automne

Coiffures de la M^{me} Gagelin Epigez - Rubans et velours de la Glaucuse - Chapeaux de M^{me} Herat
 Peigne Espagnol des Girasole de la fabrication des peignes decaulle - Mouchoirs de Chapron - Couture
 Régente de M^{me} De Vertus Savins - Foulards de l'Union des Indes - Bijoux Chambord de Marc Gueydon
 Chaussures de la M^{me} Souvenot - Eau des Fées de Sarah Félix - Machines à coudre La Silencieuse de
 Pollack Schmidt et C^{ie} - Parfums et savons de toilette de la M^{me} Violet fournisseur des Cours Etrangères

3, Rue Rosini

GAZETTE

Printed and Published by the Government Printer, at the Government Printing Office, Singapore.